

URSULA HEGI  
**BRÛLURES  
D'ENFANCE**

Jugend dient dem Führer



GALLADE ÉDITIONS

ROMAN TRADUIT PAR GUILLAUME VILLENEUVE

« Vous rappelez-vous où vous étiez quand vous avez entendu parler de l'incendie du Reichstag ? »

Pour Thekla Jansen, c'était à un bal costumé, le lundi d'avant mardi gras, quand toute l'Allemagne s'abandonnait à la frivolité, quand – derrière son masque – on pouvait être n'importe qui. C'est aujourd'hui le premier anniversaire de l'incendie qui a détruit le siège du parlement de Berlin : à Burgdorf, la jeune institutrice partage avec ses élèves la peur qui suivit l'événement, et tente de protéger les garçons contre la propagande nazie et la tentation de s'enrôler dans les Jeunesses hitlériennes.

Cependant, le quotidien est de plus en plus troublé par les interdictions d'auteurs ou de livres et tout nouveau discours du Führer. Bientôt, même si Thekla est persuadée qu'Hitler ne restera pas longtemps au pouvoir, elle n'a d'autre choix que de céder à l'ingérence croissante du III<sup>e</sup> Reich, pour ses élèves et pour elle-même, quitte à voir resurgir un douloureux secret de famille susceptible de la mettre en péril.

Après *Trudi la naine*, prix des lecteurs du Livre de Poche 2010, Ursula Hegi renouvelle avec *Brûlures d'enfance* le tableau intime, épique et foisonnant, à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, d'une communauté ordinaire aux prises avec le mal.

Jugend dient de



**URSULA HEGI**

**BRÛLURES D'ENFANCE**

**ROMAN**

**TRADUIT DE L'AMÉRICAIN  
PAR GUILLAUME VILLENEUVE**

**GALAADE ÉDITIONS**

## **TABLE**

<b>MARDI 27 FÉVRIER 1934</b>	P.11
<b>1899</b>	P.59
<b>MARDI 27 FÉVRIER 1934</b>	P.91
<b>1900</b>	P.123
<b>MARDI 27 FÉVRIER 1934</b>	P.131
<b>1903: SEPTEMBRE</b>	P.147
<b>MARDI 27 FÉVRIER 1934</b>	P.159
<b>1904–1907</b>	P.185
<b>MARDI 27 FÉVRIER 1934</b>	P.205
<b>1908</b>	P.245
<b>MARDI 27 FÉVRIER 1934</b>	P.253
<b>1914</b>	P.287
<b>MARDI 27 FÉVRIER 1934</b>	P.295

<b>1933 : 10-12 MAI</b>	P.315
<b>MARDI 27 FÉVRIER 1934</b>	P.333
<b>REMERCIEMENTS</b>	P.367
<b>L'AUTEUR</b>	P.368

**TITRE ORIGINAL : *CHILDREN AND FIRE***  
**ÉDITEUR ORIGINAL : SCRIBNER**  
**ISBN ORIGINAL : 978-1-4516-0829-8**

© **GALAADE ÉDITIONS, 2012,**  
**POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE**  
**ISBN : 978-2-35176-160-1**  
**ISBN PDF : 978-2-35176-184-7**  
**ISBN E-BOOK : 978-2-35176-183-0**

**PHOTO**

© **GORDON GAGLIANO**

**COUVERTURE**

**CRÉATION : SÉBASTIEN**

**ILLUSTRATION : © PHOTOALTO / SANDRO**

**DI CARLO DARSA / GETTY IMAGES**

**GALAADE ÉDITIONS**

**43 RUE DES CLOÏS 75018 PARIS | F**

**WWW.GALAADE.COM**

*Pour Adam, Cheri et Aaron*

**MARDI**  
**27 FÉVRIER**  
**1934**

# 1

Un matin d'hiver de 1934. Imaginez le givre sur les vitres de cette école de village sur le Rhin, des fleurs laiteuses de givre. Imaginez le froid glacé sur les nuques des garçons dans la salle de classe de Fraülein Jansen. Ressentez leur effroi parce que c'est aujourd'hui le premier anniversaire de l'incendie qui a détruit le siège du parlement de Berlin, un incendie qui a roussi leurs rêves dans un *whouch* de jaune et de rouge, déchiqueté et rapide, si rapide qu'on dirait un fouet, comme un vent chaud, qui s'agrippe aux poutres jusqu'à ce qu'elles s'affaissent.

«Et si les communistes brûlent notre école? demandent les garçons à leur jeune institutrice.

—Vont-ils attaquer notre village?

— Oh non.» Elle tente de les calmer. «L'incendie s'est produit loin d'ici. À des centaines de kilomètres.»

Mais les garçons ont si souvent entendu parler de l'incendie qu'ils ont peur qu'il arrive ici, à Burgdorf. Ils en ont

entendu parler à la radio du peuple et dans les discussions des parents qui s'interrogeaient sur les vrais responsables de l'incendie du Parlement. La plupart des parents répètent ce que dit la radio, que c'est les communistes qui ont mis le feu. Mais d'autres parents chuchotent que les nazis ont mis le feu pour piéger les communistes.

« Nous sommes en sécurité ici », promet-elle à ses élèves. Et elle espère que c'est vrai.

•

Ils veulent la croire. Parce qu'ils l'adorent. Parce qu'elle les rend fiers. Parce qu'elle les fait rire à en avoir mal au ventre. Parce que – et cela ils l'ignorent mais ils le comprendront quand ils seront des hommes, ceux qui survivront à la prochaine guerre – elle garde les volets ouverts à la nuit, même en hiver, pour sentir la lune sur sa peau. Ce n'est pas la première maîtresse venue qui peut faire ça, sauter et courir avec ses élèves quand elle les emmène en sortie.

« Et si les communistes brûlent ma grange, Fraülein Jansen ?

— Et s'ils font sauter nos ponts ? » La voix d'Otto est craintive.

Mais certains de ses élèves ont l'air excité.

Thekla Jansen sait pourquoi. Adolescente, elle faisait des feux de camp avec son groupe de jeunes scouts catho-

liques. Les filles et leur cheftaine s’asseyaient autour des flammes, pour rôtir des pommes de terre et rivaliser d’histoires touchant des créatures sorties du bas-ventre de leurs rêves. Dans la brume – ce genre d’histoires est toujours plus excitant dans la brume – les filles se serraient l’une contre l’autre, criaient sous le coup d’une peur délicieuse, attiraient la bête à l’intérieur du cercle de flammes, se moquaient d’elle jusqu’à ce qu’elle s’évanouisse.

Andreas lève le doigt.

« Les communistes dorment sur des planchers d’acier, pas dans des lits, ça donne une idée de leur résistance.

— Nous avons trois vaches et si nous ne pouvons les faire sortir...

— Et s’ils coulent notre bac ?

— Cinq vaches. Nous en avons cinq. »

L’institutrice pose une main sur le piano, contre la maison de verre de la grenouille où habite Icare. On voit battre le cœur de la grenouille sur toute la surface de son corps, rapide comme l’éclair, comme si tout son corps était un cœur. Icare survit grâce aux mouches mortes que les garçons ôtent des rubans de papier collant qui pendent aux plafonds de leurs cuisines.

« J’avais peur moi aussi, dit Thekla Jansen. Surtout dans les nuits qui ont suivi l’incendie du Reichstag. »

•

Stupéfaits que leur maîtresse admette sa peur, les élèves se penchent en avant sur les bancs de bois des pupitres, deux par deux. La plupart des garçonnetts de dix ans portent déjà l'uniforme, des insignes du nouveau drapeau sur leurs cols bruns. Mais ceux de neuf ans, trop jeunes pour s'enrôler, ont des chemises usées jusqu'à la corde boutonnées jusqu'au cou, et seuls ont des bordures de col blanc les garçons qui possèdent leurs manuels de classe ; pour les petits pauvres, chaque livre est partagé par deux élèves.

« Pendant des semaines, j'ai vérifié qu'il n'y avait ni flammes ni fumée au-dessus de nos toits », dit-elle en se demandant si ses élèves eux aussi se rappelleront toujours où ils se trouvaient quand ils ont appris.

Pour elle, ce fut à un bal costumé, en train de danser avec des amis de l'université sur la musique d'un orchestre de clowns. *Rosenmontag* – le lundi d'avant mardi gras, la pompe et la gloire des parades et des chars, de la musique et des masques, la dernière noce parce qu'une fois entré dans le carême, on devait se repentir de ses péchés et de ses erreurs. *Rosenmontag*, l'avant-dernier jour du *Karneval*, quand toute l'Allemagne s'abandonnait à la frivolité, quand – derrière son masque – on pouvait être n'importe qui. Alors que Thekla dansait dans le costume de flamenco rouge et noir qu'avait confectionné sa mère Almut, des mots brisèrent la musique, une voix d'homme au *Volksempfänger* – la radio du peuple – pour annoncer que le Reichstag était en flammes à Berlin, en

parlant comme s'il n'y croyait pas, sa voix pleine d'urgence, ascendante comme la plus haute note de la musique elle-même. Les danseurs costumés se figèrent comme dans une pantomime pendant que la voix décrivait comment, là-bas à Berlin, les fantômes et les bouffons, les Vikings et les Chinois, les ballerines et les prophètes, les Indiens, les anges, les chats, les jeunes Hollandaises en sabots s'agglutinaient, au sortir des restaurants et des bars, autour de la coupole étincelante du Reichstag tandis que des hommes en uniformes, des pompiers, les Sections d'assaut et la police s'efforçaient d'empêcher ces étranges badauds de trop s'approcher.

•

«Vous rappelez-vous où vous étiez quand vous avez entendu parler de l'incendie du Reichstag?», demande Thekla Jansen à ses élèves.

Un murmure. Un bourdonnement. Plusieurs doigts se lèvent.

«On m'avait permis de veiller tard à cause du *Rosenmontag*. C'est un voisin qui est passé nous le dire.

— Je l'ai entendu à la radio.

— Je suis allé me coucher dans mon costume.

— J'étais un cow-boy avec...

— J'étais un Chinois. Mon *Oma* m'avait fait un chapeau jaune qui ressemble à un parapluie.

— ... avec deux étuis et une moustache.

— Ma mère m'a réveillé et m'a fait sortir, dit Richard. Certaines maisons étaient sombres. Elle n'arrêtait pas de se demander qui était informé de l'incendie. Et qui ne l'était pas.

— Aviez-vous un masque, Fraülein ?

— Du satin noir avec des pierres rouges.»

Thekla se rappelle combien elle était troublée en ôtant son masque, et à nouveau pour *Aschermittwoch*, le mercredi des Cendres deux jours plus tard, quand le ponce du prêtre traça une croix de cendres sur le front de chaque paroissien. L'odeur des cendres dans le bol d'or la ramena à la nuit de cendres tombant sur Berlin – *La poussière à la poussière. À qui dois-je répondre ?* – comme si l'incendie du Reichstag avait été le fourrier de cette cendre sur sa peau ; et elle eut un aperçu des mercredis des Cendres à venir, d'années s'évasant en décennies, où la tache froide sur son front lui évoquerait cet incendie.

« Ça a commencé à neuf heures quatorze », dit Franz.

Une culotte trop courte, mais doué pour les chiffres.

« Je dormais. Mais mon père m'en a parlé le lendemain matin en disant que le monde serait différent désormais.

— Ma mère a dit qu'on devait s'attendre à tout, à présent, et qu'il fallait faire des provisions qui ne s'abîmaient pas.

— Nous avons acheté des lentilles et des petits pois.

— Mon père, il hurlait », lance Bruno Stosick.

C'est le fils du bailleur de l'institutrice, un enfant intelligent qui peut citer chaque mouvement des parties d'échecs historiques mais qui ne sait pas jouer dans la boue. Bruno est déjà un champion d'échecs : il a grandi au sein du club d'échecs de Burgdorf qui se réunit tous les mardis dans le salon de sa famille.

L'institutrice avait à peine emménagé dans l'appartement situé au-dessus du club que Bruno se faufilait en chaussettes dans l'escalier pour jouer à cache-cache. Il frappait à sa porte et se cachait derrière le porte-manteau du vestibule. Quand elle ouvrait en faisant semblant de s'étonner qu'il n'y eût personne, il bondissait, dans une odeur de craie et de sommeil, levait la tête vers elle – « Je pensais que vous ne me trouveriez jamais ! » –, une telle douceur dans son sourire, c'est presque trop pour un garçon.

Mais Bruno ne sourit pas, à présent. Il imite la voix éraillée de son père :

« Tout le monde sait que c'est cet Autrichien de merde qui a mis le feu ! »

La plupart des élèves gloussent.

Mais pas tous.

Bruno s'enfonce les ongles dans les paumes.

« Mon père dit que le Führer devrait être pendu par les... »

— Bruno ! » Alarmée, la maîtresse l'interrompt. Elle ne l'a jamais vu comme ça. « On ne dit pas de gros mots. »

*Comme si un « merde » m'importait.* Mais c'est ce qu'elle

veut que ses garçons se rappellent quand ils parleront de l'école à leurs chefs de groupe ou à leurs parents : que la maîtresse a tancé Bruno Stosick d'avoir dit *merde* – et non que le père de Bruno veut voir le Führer pendu par les couilles. Ou plutôt par sa seule et unique couille. S'il faut en croire les rumeurs.

## 2

« Les garçons, dit-elle, répétez après moi s'il vous plaît.  
On – ne – dit – pas – de – gros – mots. »

Ils récitent :

« On – ne – dit – pas – de – gros – mots. »

Cela ne suffit pas. Il lui en faut plus pour effacer ce qu'a dit Bruno. En croisant les mains, elle fait un signe de tête vers le portrait du Führer accroché au-dessus du piano, là où se trouvait le crucifix.

« Et maintenant une prière pour le Führer. »

Sur son ordre, tous les crucifix ont été enlevés des écoles ; pourtant, la prière est restée. Pourvu qu'elle lui soit destinée. Cet homme débonnaire à la moustache trop soignée.

« *Nein nein jetzt nicht. Weg damit* – Non non pas maintenant. Ça suffit avec ça... »

Effrayant tout ce que ses élèves révèlent de leurs familles en toute innocence. Elle ne les trahirait jamais. Mais d'autres pourraient le faire.

Surtout depuis la réunion du corps enseignant de mardi dernier, où la sœur Mäuschen a suggéré de faire des compositions consacrées aux conversations à la table du dîner familial. *Mäuschen*. Petite souris. Un surnom donné à la sœur quand elle était enfant. Sans doute avait-elle un prénom de naissance avant cela, un prénom de saint – il y en a toujours – car on n’a certainement jamais vu de saint s’appelant Petite Souris.

« Pour nous permettre d’identifier les familles qui ne soutiennent pas le Führer », a dit la sœur Mäuschen.

L’infirmière de l’école, la sœur Agathe, a rapidement secoué la tête. Les élèves l’aimaient parce qu’elle leur donnait du réglisse et leur racontait des devinettes.

Presque tout le monde, lors de cette réunion, a tourné le regard vers la principale, la sœur Josefine, qui était passionnée de savoir, qui affirmait que tous les enfants étaient nés avec le désir de créer des choses qui n’existaient pas encore – des images, des histoires et des chansons – et que de ce désir provenait la volonté d’apprendre davantage. La sœur Josefine avait de la finesse et s’en servait pour se procurer tout ce dont son école avait besoin : des radios, des instituteurs, des livres et des réparations. Pour elle-même, elle aspirait à la pauvreté. Une autodiscipline spartiate. Elle était habituée à l’obéissance – l’obéissance des autres – parce qu’elle avait grandi sur un domaine pourvu de chevaux, de précepteurs et de domestiques.

Dans l'intérêt de son école, elle aurait livré n'importe quel enseignant ou élève susceptible de causer un conflit. Les nonnes chuchotaient que la sœur Josefina dansait le tango avec le gouvernement, qu'elle l'enveloppait dans sa danse de nonne virginale. Elles étaient certaines que la principale saurait évaluer quelle latitude laisser au pouvoir pour ne pas risquer de perdre le couvent et l'école.

Mais la sœur Josefina n'avait rien dit pour contredire la sœur Mäuschen.

•

Si Thekla pouvait donner un conseil au Führer sur ce qu'il faudrait changer – s'il devait lui demander un seul changement, un seul –, elle lui rappellerait sa promesse de renforcer la famille allemande et lui ferait comprendre que des enfants qui dénoncent leurs parents affaiblissent la famille.

Pendant la prière de ses élèves, Thekla décide qu'il faut avertir les parents de Bruno, non seulement au sujet de ce qu'il a révélé en classe, mais aussi parce qu'il fait le mur pour se rendre à des rassemblements. Ce soir. Ce soir elle en parlera à ses parents.

L'automne dernier, quand sa mère lui avait appris que l'appartement des Stosick était libre, Thekla était allée le visiter : parquet, hautes fenêtres, baignoire plus profonde

que celle de la famille Abramowitz où sa mère travaillait comme gouvernante.

Quand Herr Stosick avait mentionné le loyer, Thekla avait avoué qu'elle l'aurait imaginé deux fois plus élevé.

« C'est un honneur de vous avoir chez nous, dit-il. Vous êtes une collègue, après tout. »

Gisela Stosick avait hoché la tête. Comme d'habitude, elle était d'une seule couleur – robe couleur de sable, écharpe couleur de sable, cheveux couleur de sable – à l'exception de ses chaussures, en cuir surpiqué de deux teintes de bleu. Gisela aimait les chaussures flamboyantes.

« Ça sera bien pour notre Bruno, dit-elle à Thekla, d'apprendre à connaître son institutrice. »

Thekla était stupéfaite de l'accueil si chaleureux de Gisela. Jeunes filles, elles étaient camarades de classe et dans le même groupe de scouts, mais une fois que Gisela avait été mariée, elle avait regardé de haut ses amies célibataires.

•

Comment parler aux Stosick sans trahir la confiance de Bruno ? S'ils n'étaient pas si stricts, il n'aurait pas besoin de venir la trouver avec ses secrets. Dont le fait de s'être enrôlé dans les Jeunesses hitlériennes en décembre dernier, dès que possible après son dixième anniversaire. Pour lui, il en allait autrement de ses autres élèves, qui se sentaient